

COLETTE
LA NATURE ET LES BETES

Thesis for the Degree of M. A.
MICHIGAN STATE UNIVERSITY
Fatma F. Hosny El-Okby
1962

u



L



PLACE IN RETURN BOX to remove this checkout from your record.
TO AVOID FINES return on or before date due.

DATE DUE	DATE DUE	DATE DUE
MAR 08 1996 IL 3866 950		

MSU is An Affirmative Action/Equal Opportunity Institution

ct/cbrot/datedue.pm3-p.1

.

COLETTE

LA NATURE ET LES BÊTES

By

Fatma F. Hosny El-Okby

A THESIS

Submitted to
Michigan State University
in partial fulfillment of the requirements
for the degree of

MASTER OF ARTS

Department of Foreign Languages

1962

624/50-
9/23/73

TABLE DES MATIÈRES

Chapitre	Page
I. INTRODUCTION	1
II. COLETTE ET LA NATURE	8
III. COLETTE ET LES BÊTES	32
CONCLUSION	59
BIBLIOGRAPHIE	61

CHAPITRE I

INTRODUCTION

Si on a beaucoup parlé de Colette comme psychologue de l'amour, 'fouilleuse du coeur humain', actrice et styliste, on a un peu négligé de voir en elle l'écrivain de la nature et des bêtes, l'écrivain pour qui la nature est la principale source d'inspiration. Il est presque impossible de traiter de la nature et des bêtes, chez Colette, sans parler de sa formation, de son milieu et de son héritage. Toute la vie, elle s'est enivrée d'une enfance et d'une adolescence heureuses, passées dans les forêts, la campagne, parmi les siens et les bêtes.

De son père, le capitaine Colette, elle hérite le caractère fantasque et le goût de la lecture. Quant à sa mère, Sidonie Landoy (ou Sido tout court), elle lui légua avec son amour maternel, un vif intérêt pour les bêtes et une passion jamais assouvie pour la nature.

Cette formation d'enfant libre, préservée de toute hypocrisie sociale et vivant dans l'ombre d'une mère vigilante et amoureuse de sensations et de plaisirs nouveaux, contribue à aiguïser en Colette sa tendance à sentir et observer avec un oeil pénétrant les métamorphoses d'une fleur, et les expressions animales.

Vers l'âge de vingt ans, Colette se marie et part avec Henri-Gauthier-Villars pour Paris. Ce mariage ne s'est maintenu que très peu de temps. Pourtant, ce qui l'attache au foyer conjugal est l'éclosion de sa carrière littéraire.

Henri-Gauthier-Villars ou Willy, comme il se fait appeler, est, en 1893, un homme connu dans les milieux littéraires et mondains. Ce n'est point un homme quelconque, il s'occupe de musique, de journalisme; il est poète, écrivain, critique littéraire, bref, c'est l'homme à la mode. Fier de sa jeune campagnarde, il l'entraîne dans les fêtes, les réceptions où il figure en qualité de connaisseur et de critique. D'abord étourdie par les sorties et les lumières de Paris, Colette ne tarde pas à retrouver sa simplicité de villageoise éveillée, puis commence à observer, classifier et ordonner dans son esprit tout ce qu'elle voit.

Le Paris des années 1900 baigne dans une grande prospérité matérielle et spirituelle. On s'amuse beaucoup, presque tout le monde participe aux fêtes et goûte la joie de vivre. Colette, à la suite de Willy, esprit vif et amateur de jouissances, court d'un dîner à une pièce de théâtre, d'un music-hall à un concert, observe tout, accumule les faits, enregistre des tics, mais de retour chez elle, tombe



Fig. 1. Relationship between the number of eggs laid and the number of eggs that survived. The data were collected from 16 different experiments, each with a different number of eggs laid (Y-axis) and a different number of eggs that survived (X-axis). The data points are scattered across the grid, with some plots showing a clear positive correlation and others showing a more random distribution.

tombe dans un état de lassitude extrême et regrette son village natal, sa forêt, sa mère, ses bêtes et son jardin de Saint-Sauveur.

C'est cette année 1900 que naît son héroïne Claudine: petite paysanne amoureuse de la vie, de la nature et passionnée pour les bêtes. C'est cette Claudine, créée à la demande de Willy, qui révèle Colette à elle-même, et au public. En effet, du jour de la parution de Claudine à L'Ecole, le succès littéraire de Colette ne fera que progresser. D'un divorce éclatant, elle passe au journalisme et à un second mariage, avec Henri de Jouvenal, devient la mère d'une petite fille à qui elle donne le nom charmant de Bel-Gazon. Elle divorce encore, puis, la paix finale venue, rencontre et vit avec Maurice Goudekot.

Une suite d'incidents pareils aurait désespéré toute autre personne que Colette. Mais celle-ci, puisant dans son amour pour la vie et la force de la terre une ardeur nouvelle de vivre, refait sa vie, et profite de ses expériences pour jeter sur le papier ses sentiments et ses émotions. Après son premier divorce, elle devient mime, fait du théâtre et trouve dans la compagnie des bêtes un calme réconfortant. Et le second nous la montre dans La Naissance du Jour,

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

refugiée auprès de la mer, avec sa chatte, son chien, ses fleurs, et refusant l'amour de l'homme.

De Claudine à L'Ecole à L'Etoile Vesper et au Fanal Bleu, l'oeuvre de Colette est une série de souvenirs évoqués. Son domaine est celui de la vie observée par un regard intelligent, malicieux et vif. Elle exerce au service de son génie, ses sens, ses nerfs, ses émotions et ses pensées. En plus, elle sait regarder et ce mot fameux de sa mère, ce "Regarde" perpétuel contient toute l'attitude admirative de Colette devant la vie.

Colette sait que ce qui l'intéresse dans la vie est la vie même, avec ses joies et ses souffrances; c'est la nature: celle des choses créées, des arbres, des forêts, des bêtes et des hommes. Pour elle, point n'est besoin de s'embarasser des questions métaphysiques, du problème de la vie et de la mort; la vie est trop courte, profitons-en donc le plus possible. Et elle se donne la tâche de décrire ce qu'elle voit, d'analyser les sensations, de chanter la beauté de l'amour, de la nature et des bêtes.

Colette n'a transposé dans ses romans que des personnages qui lui sont bien connus. Chéri, Léa, sa mère Sido, Brague ou sa chatte favorite Fanchette ont

tous existé. On peut donc dire qu'elle n'invente pas des héros de fiction.

Aussi, elle ne change presque jamais de sujet; c'est toujours le même thème d'amour et jalousie, de souvenirs personnels, enrichi de descriptions de paysages et de la présence des bêtes.

Colette possède une imagination débordante, colorée, et un souvenir évoqué lui est le moyen de broder une fantaisie qui semble sortir de l'irréel, Ce sont les analogies inattendues que lui suggèrent la vue d'un papillon ou le mouvement imperceptible d'une fleur qui lui font créer des pages inoubliables de vision sensuelle.

Colette traduit ses sensations avec une bonheur si précis et si subtil que son oeuvre s'impose comme celle qui a pris la terre pour racine. Son inspiration ne s'éloigne jamais du sol, de la terre et du ciel. Emile Henriot nous la présente comme la "fille de Sido et de la Nature; une paysanne levée tôt, l'oeil sur le nuage et sur l'arbre, distribuant le grain à la volaille, attendrie aux apports du vent, aux senteurs du foin, ..." ¹ Ce tableau nous résume

¹

Emile Henriot, Maîtres d'Hier et Contemporains (Paris: A. Michel, 1956), p. 334.

en peu de mots l'attitude de Colette à l'égard de la nature. Peut-être serait-il nécessaire d'expliquer tout de suite le lien qui existe entre Colette, la nature et les bêtes.

Ce lien s'est formé au cours de l'enfance et l'adolescence de Colette et s'est renforcé avec le temps et la maturité. Dans Claudine à L'Ecole et toute la série des Claudines et des Minnes, ce sentiment de la nature n'est révélé qu'à certaines périodes, particulièrement dans la souffrance et le malheur. Mais avec l'expérience et l'âge, Colette se tourne de plus en plus vers la nature qu'elle admire et aime en amante, et vers les bêtes en qui elle voit la fidélité et l'innocence : qualités absentes chez l'homme.

Comme Henriot nous le dit, Sido est, à n'en pas douter, la source qui a nourri de sensations intenses l'âme de sa plus jeune enfant. En revanche, celle-ci, pourvue d'une sensibilité très grande, garde, intacts au cours des années des sens aiguisés à l'extrême et donne le spectacle d'une personne qui vit pour et par les sensations.

Pour Colette, il y a toujours un passé avec ses souvenirs et ses images ineffaçables. Cette source naturelle où elle puise abondamment la rend vraie.

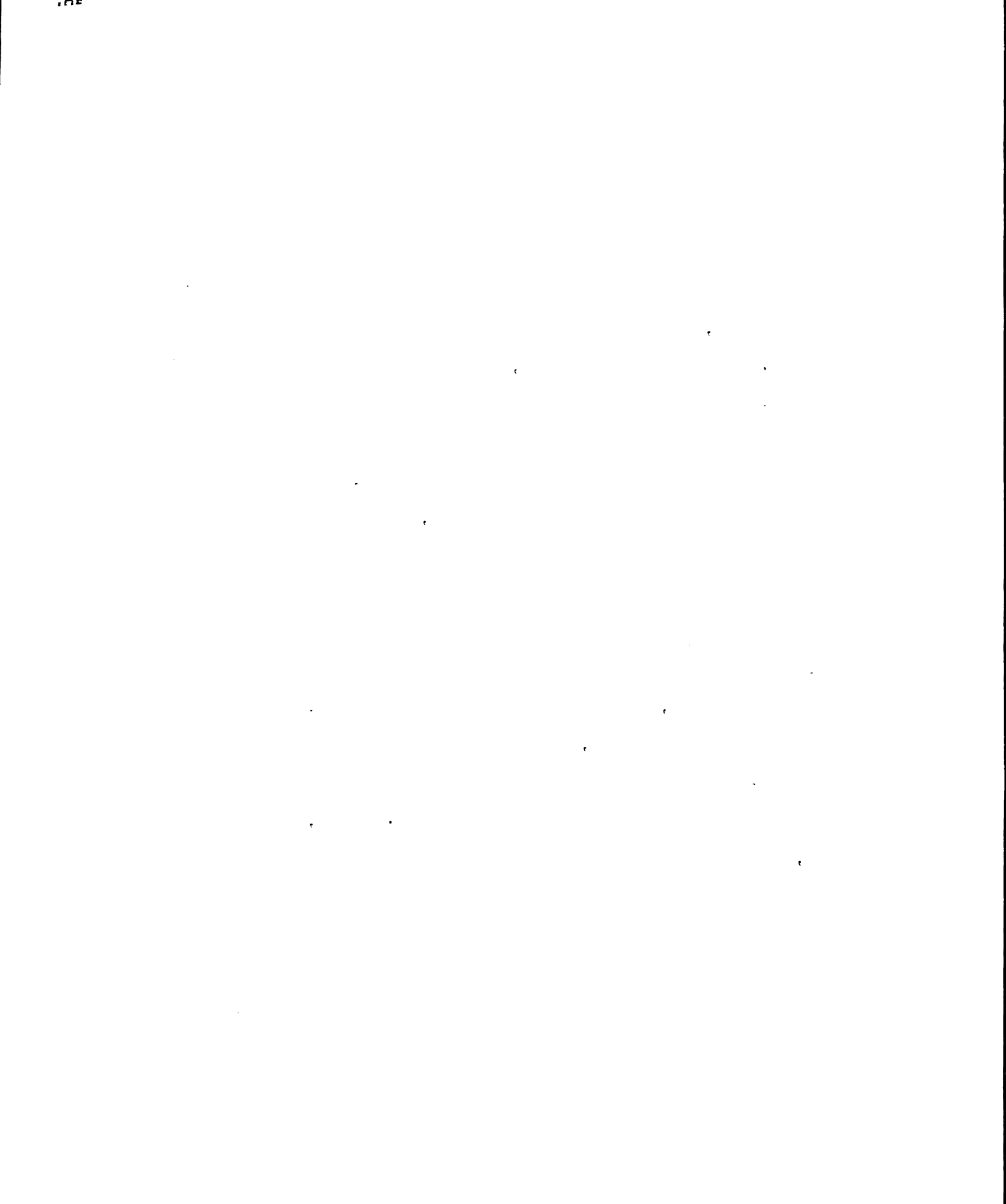
Elle se préoccupe toujours de son "moi" qui est comme un génie de la terre et de toutel'âme animale. Et par sa sincérité profonde elle crée une littérature reposante et étonnament vivante et variée.

Etant née en face de la nature et faisant partie d'elle, Colette a le bon sens de ne point s'en éloigner. La nature est simple, et Colette l'est presque toujours. L'instinct est sûr et Colette le suit avec confiance.

En vrai paysanne attachée à sa terre, Colette garde pour sa campagne un amour vivace, et elle conserve toujours un souvenir ému et attendri de son vieux village.

Colette aime tout ce qui se touche. Elle caresse, pèse, sent de sa main de campagnarde ce qu'elle désire. Pour elle, tout est matière à jouissance, et tout ce qui est palpable, réel et défini l'émeut et l'inspire. Ses instincts la mènent à chercher un refuge dans la nature et auprès des bêtes. Arbre, fleur, chien, couleurs et chat trouvent en elle une amie qui les aime d'un amour inégalable et une alliée qui les protège.

Ce sont donc les thèmes de la nature et des bêtes que nous allons examiner en détail en cherchant à voir dans l'oeuvre même de Colette ce qu'elles signifient pour elle.



CHAPITRE II

COLETTE ET LA NATURE

Mes amis sont "au fait de ce qui charme mes heures de loisir: les enfants et les jeunes femmes cérémonieux, et les bêtes impertinentes,"¹ dit Colette dans La Naissance du Jour. A ceci, il faudrait ajouter 'la nature' qui tient dans l'oeuvre volumineuse de Colette une place prépondérante. Par nature, Colette ne veut pas seulement dire les arbres, les plantes, l'eau et le sel, mais tout ce qui se crée, tout ce qui suit son développement et son instinct, naturellement et sans artifices. Par exemple, le soleil réfléchissant ses rayons sur la mer remplit l'âme et les yeux de Colette de volupté, de couleurs, et la chatte nourrissant ses petits l'attendrit, l'intrigue, et lui donne l'occasion d'observer, de voir.

Parlant de Colette, Gonzague Truc affirme

¹

Sidonie Gabrielle Colette, Oeuvres de Colette (Paris: Flammarion, 1960), II, p. 334.

qu' "elle reste en communion intime avec sa propre nature comme avec toute la nature mouvante et inanimée."² Cet accord entre sa 'propre nature' et la nature en général émane de la sensibilité très grande de Colette et de sa capacité à assimiler les sensations de la nature en les faisant siennes. Elle éprouve la nature physiquement et en fait sa substance, sa nourriture. Cette communion entre l'écrivain et la nature animée ou inanimée est due à l'enfance heureuse et libre, passée près de la terre, avec et parmi les bêtes et les éléments naturels.

Cette communion partant des sens affinés par la terre devient à la longue partie intégrale de Colette. Celle-ci éprouve devant un chien le désir sensuel de toucher le pelage, de sentir le nez humide. Au vent, elle demande la sensation fraîche et le papillon exige qu'elle touche ses ailes. Car chez Colette, tout l'appareil sensoriel est mis en jeu: les saveurs, les parfums, les couleurs et les sons sont une totalité et elle ne peut entendre le miaulement d'un chat sans imaginer le regard vert, le contact soyeux de la fourrure ou la griffe brûlante

²

Gonzague Truc cité par Nicole Houssa, Le Souci de l'Expression chez Colette (Bruxelles: Palais des Académies, 1958), p. 66.

sur la main.

Cet amour de la nature, héritage reçu de Sido et aiguisé au cours des années va se perpétuer avec Bel-Gazon et Colette nous montre sa petite fille, confiante, dormant sous le soleil, gardée par son frère le chien.

Jean Larnac, parlant de Colette et Pierre Loti, dit que "Narcisses épris de leurs images, tous deux se sont penchés vers le miroir qui les reflète."³

Il continue en louant la grandeur du génie d'inspiration de Sidonie Gabrielle, "Celui de Colette est minuscule: c'est son jardin, son coeur et sa chair."⁴ En effet, Colette s'inspire de son Coeur, de ses sensations. Son jardin est aussi un élément important dans son amour de la nature. Le jardinage, avec ce qu'il comporte de soins, et d'amour patient, est pour Colette, une communication intime avec la terre, avec les fleurs. Elle dit qu'elle se sent de l'amour "pour l'aspect heureux, l'expression d'un arbrisseau secouru, nourri, étayé, embourgeoisé dans son paillis couvert de terre neuve." (II, p. 351).

³

Jean Larnac, Colette: Sa Vie, Son Oeuvre (Paris: Edition Kra, 1927), p. 224.

⁴

Ibid., p. 224.

A la manière d'une bête proche de la terre, Colette observe les jeunes pousses et s'émerveille toujours devant ce renouvellement vigoureux. Chaque année, dit-elle, les bourgeons s'enflent, une odeur pénétrante sort de la sève qui regorge et sous l'écorce rugueuse des arbres on sent palpiter la vie. De cette vie végétale exempte d'effort, elle tire une jouissance sensuelle. Colette s'épanouit sous le soleil et vibre au murmure des feuillages. La vue de la verdure la nourrit, la baigne d'une sensualité très grande. Elle dit qu'elle se repaît de plantes comme elle assouvit sa faim de femme saine.

Dans La Naissance du Jour, elle nous montre le spectacle d'un ciel mouillé, après la pluie:

Un arc-en-ciel a tenté de franchir le golfe; rompu à mi-chemin contre un solide amas de nuages orageux, il brandit en l'air un reste merveilleux de cintre dont les couleurs meurent ensemble. En face de lui, le soleil, sur des jantes de rayons divergents, descend vers la mer. La lune croissante, blanche dans le plein jour, joue entre des flocons de nues allégées. (II, p. 376).

De ce tableau, on peut dégager les mots qui suggèrent la couleur. 'L'arc-en-ciel', avec sa série de couleurs s'allie avec 'golfe' au bleu déjà obscur du jour déclinant et, face à face, le soleil et la lune se rencontrant dans le temps.

La mobilité est aussi rendue par les mots 'a tenté'

de franchir', 'il brandit', 'descend', et 'joue'.

Cet amour sensuel pour la nature, né et entretenu grâce à une sensibilité extrême et favorisé par Sido, permet à Colette de distinguer les nuances et les parfums, de voir les formes et de transposer les couleurs. Elle dit de la pluie qu' "elle descend, prompte à se fermer sur ce jardin dont la grasse verdure demeure sombre au soleil," et elle sait interpréter les parfums de la terre faits d'odeur de champignons, de fleurs d'oranger et de vanille. (I, p. 577).

Colette nous rend le monde tel qu'elle le perçoit par les sens. A part les cinq sens, elle possède un sixième qui est cette faculté de voir, d'imaginer des choses que personne d'autre ne peut apercevoir. Son sens de l'odorat lui rappelle l'automne fait des parfums mêlés de la terre, de la mer, du blé battu et des engrais fumants. Et sa vue perçoit dans la marée une analogie avec un linge et elle dit, "La marée de morte-eau, endormie sous la brume au bas du pré, envoyait à la plage une petite vague exténuée, qui claquait faiblement comme un linge mouillé." (II, p. 268).

Colette peut saisir la sensation la plus infime, la plus humble. Elle dit, exprimant son sens tactile,

que le corps de velours du "sphinx roux aux yeux phosphorescents, respire et suffoque" dans la main. (I, p. 347).

Colette est toute à son plaisir de 'bête' reniflant et s'enivrant de parfums. Pour elle, "la brise, soufflant de terre, sentait le regain chauffé, l'étable, la menthe foulée." (II, p. 244). Quant à sa vision, elle suit, mobile, le changement des couleurs sur la mer où un rose mou et grisâtre couvre lentement l'étendue bleue.

Chez Colette, en plus de son sens olfactif aiguisé, et du sens visuel qui lui fait déceler les nuances et les couleurs, les parfums, les saveurs et les sensations du toucher sont mêlés harmonieusement. Gonzague Truc le voit bien quand il dit qu' "elle sait le goût d'une couleur, la coloration d'une saveur, le poids d'un regret ou d'un souvenir, la légèreté d'une⁵ espérance."

De cette combinaison sensuelle, Colette sait profiter. Chez elle, le vent n'est pas simplement le fait d'un élément naturel, il représente une divinité et une force. C'est aussi, comme elle le fait si bien dire par Pauline - sa servante et amie - un criminel qui la tue et la roule dans ses rafales. Ce thème est supposé vrai, puisque Pauline, dans La Naissance du Jour

⁵

Houssa, op. cit., p. 69.

agit comme le porte-parole de Colette, qui considère les éléments naturels comme une source d'énergie indomptable.

De même, avant de manger un fruit, Colette le flaire, le palpe, l'admire comme elle goûte aussi l'eau de la mer, avant le bain. Elle nous fait respirer avec elle le parfum d'une racine, nous fait sentir et toucher la fourrure d'un animal, ou le coeur chaud et palpitant d'un oiseau prisonnier.

L'auteur de La Naissance du Jour nous montre une nature simple et vraie. Pour elle, c'est un chant, un poème qui change avec les saisons mais dont la beauté souveraine persiste et ne s'efface jamais. Colette sait parler de la nature en hiver, "dans l'odeur de la neige, ce parfum délicat d'eau, d'éther et de poussière (qui) engourdit toutes les autres odeurs." (I, p. 549). Elle admire la nature au printemps dans l'éclosion d'une fleur, le chant du rossignol, et en automne dans le vent hurlant, l'apaisement du jour déclinant, et le retour des bêtes amies. De l'été, elle exprime la sauvagerie, la férocité, "la soif des animaux, la faim des herbivores." (III, p. 217). Bien que l'été soit aussi la torride chaleur, l'aube incendiée, le ruisseau sec et l'asphalte mou, c'est quand même la saison où l'on s'éloigne de la

de la terre, et qu'on se jette dans la mer "inflexible suture horizontale, bleu contre bleu." (II, p. 378).

Le penchant naturel de Colette est celui d'une personne qui voit juste et qui observe la chose pour elle même, en elle-même. C'est une nature saine et sans apprêts. Elle est tout ce qu'il y a de bon, de vrai et ici Colette rejoint la pensée de Jean Jacques Rousseau concernant la sainteté de la nature.

Non seulement Colette éprouve physiquement l'attrait de la nature et les effluves de la terre, mais aussi, elle en parle avec amour. Elle s'exprime en des termes sensuels et affectifs. Elle dit, "J'ai pu du moins baigner mes mains nues, mes jambes frissonnantes, dans une herbe égale et profonde, vanter ma fatigue au velours sec des mousses et des aiguilles de pin, cuire mon repos sans pensée au soleil rude et montant ... Je suis pénétrée de rayons, traversée de souffles, sonore de grillons et de cris d'oiseaux." (I, p. 385).

De cette sensualité, Colette passe à la description et au son. Elle dit du vent porteur de sécheresse, de froid et de neige qu'il "laissait en repos la mer, mais chantait sous les portes avec une voix faible et tentatrice, chargée de souvenirs de l'an passé." (II, p. 280). Puis, elle nous montre le soleil de septembre déjà atteint par l'automne et versant sur

la mer verte et bleue une lumière jaune et nette.
Elle nous montre ce soleil brillant sur "une houle in-offensive, que la brune en passant avait léchée et adoucie, (et qui) dansait mollement, prenant par degrés sa couleur de beau temps." (II, p. 291).

Relevons l'adjectif 'inoffensif', qui marque l'engouement de Colette pour la mer, ou elle ne voit qu'innocence et pureté. Elle éprouve pour la mer une sensualité pareille à celle qu'elle perçoit devant la terre. Elle en éprouve le charme, l'attirance et s'étonne, séduite, de cette sensation. A Belle-Isle en-Mer "une fièvre saline hâtait (son) coeur la nuit, électrisait (son) sommeil; et l'air marin, le jour, (1)'enivrait jusqu'à l'heure où recrue, morte, (elle) succombait endormie au creux d'un rocher, sur le sable strié qui poudrait (ses) cheveux." (I, p. 558).

Colette possède un vocabulaire botanique immense et désigne chaque fleur, chaque arbre par son nom. Elle semble avoir des préférences pour les glycines car on les retrouve souvent dans son oeuvre. Mais aussi, elle sait parler des jasmins dont elle interprète la forme ainsi: ces "plants sont troussés en javelle pour faciliter la cueillette, pour éviter à la fleur le contact de la terre légère qui nourrit côte à côte la tubéreuse et l'oignon doux, pour lui épargner

le poids d'une fourmi, d'un grain de sable, d'une coccinelle." (III, p. 948). Cette légèreté de la fleur incapable de supporter un insecte ou un souffle fait partie de la sensibilité de Colette qui veut secourir la plante et l'aider dans son éclosion et son développement. Dans La Naissance du Jour, elle nous retrace, heureuse, ses occupations les plus chères. Dans l'attente du départ des visiteurs encombrants et bruyants, elle escompte ses plaisirs de jardinière: "Après le dîner, il ne faudra pas oublier d'irriguer les rigoles qui encadrent les melons, et d'arroser à la main les balsamines, les phlox, les dahlias et les jeunes mandariniers." (II, p. 313).

L'aube et l'aurore occupent une grande place dans l'oeuvre de Colette. Elle se rappelle qu'enfant, elle se les faisait accorder en récompense par sa mère. Levées tôt, toutes deux respiraient le lever du jour, puis Colette s'en allait seule sur les routes à la recherche de l'absolu, de la sensation intense. Elle dit, "C'est sur ce chemin, c'est à cette heure que je prenais conscience de mon prix, d'un état de grâce indicible et de ma connivence avec le premier souffle accouru, le premier oiseau, le soleil encore ovale, déformé par son éclosion." (III, p. 260). Colette doit cette solidarité avec la nature à une

communion étroite entre son âme et les éléments qui semblent ne s'adresser qu'à elle. C'est cette complicité de la brise, du soleil levant et du chant aérien du premier oiseau qui lui donne sa position d'élue. Le lieu, l'heure et les circonstances la lient par tous ses sens à la nature qui semble l'avoir choisie pour l'élever au dessus des humains.

Colette garde toute sa vie cet amour pour l'aube qui la force à veiller pour capter "l'instant où le lait bleu commence à sourdre de la mer, gagne le ciel, s'y répand et s'arrête à une incision rouge au ras de l'horizon." (II, p. 320). Elle dit aussi, exprimant l'influence bienfaisante de l'aube sur elle, que "la troisième heure du matin ... incline vers l'indulgence ceux qui la goûtent aux champs et ne donnent rendez-vous, sous la fenêtre bleuissante, qu'à eux-mêmes." (II, p. 319).

Colette goûte la douceur de la nuit et prend part à la transformation du monde. Réveillée, elle contemple les dormeurs, puis, sa vision se reporte sur les couleurs de la nuit:

La nuit dorée va finir; entre les étoiles pressés se glisse une paleur qui n'est déjà plus le bleu parfait des minuits d'août. Mais tout est encore velours, chaleur nocturne, plaisir retrouvé de vivre éveillée parmi le sommeil ... c'est l'heure la plus profonde de la nuit, et non loin de moi, mes bêtes familières semblent, à un battement des flancs près, privées de vie." (II, p. 355).

Colette prête à ses héros cette passion de la nuit clémentine. Elle dit aussi de la nuit, qu'elle se complait dans la complicité puisqu'elle cache, miséricordieuse, toutes les hontes des hommes. Ainsi, Claudine voit en elle le refuge, l'oubli, et Philippe, dans Le Blé en Herbe la chante et la remercie pour avoir voilé sa honte. Seul, après sa chute, Philippe goûte la paix nocturne qui lui offre le refuge, l'oubli, "la transition nécessaire entre sa vie ancienne, son doux pays de tous les étés et le lieu, le climat où tournoyait un indiscernable orage de couleurs, de parfums, de lumières dont la source dissimulée épandait un dard aigu ou une nappe pâle et restreinte ..."

(II, p. 268).

L'écrivain qui a chanté la terre et les plantes aime aussi l'eau, et les ruisseaux forment dans son oreille une musique mélodieuse. Le mystère des sources et leur découverte font d'elle une esclave.

Dans La Maison de Claudine, elle nous parle de la joie sensuelle qu'elle éprouve quand elle découvre, seule, la source presque invisible, au goût de feuille de chêne et fleurie de narcisses. Au cours des années, elle garde encore cet amour mystérieux et révérentiel pour "la source, fidèle nourricière du mont haletant, et vallon tari." (III, p. 919).

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

13

14

15

16

17

18

19

20

21

Comme toute paysanne pourvue de sens très forts et d'un appétit sensuel pour la nature, Colette aime le velouté de l'herbe; aime respirer le parfum de l'automne et se sôûtir sous le soleil d'août. Elle aime boire à la source même pour y goûter la fraîcheur de l'eau et suit passionnément le va et vient de la fourmi, de l'abeille butineuse. Entendons Toby-Chien parler de sa maîtresse: "La rosée tombe et mouille ses pieds et le soleil s'en va. Mais tu sais comme Elle est: Elle s'assied dans le mouillé, regarde en avant d'Elle comme si Elle dormait; ou bien se couche à plat ventre, siffle, suit une fourmi dans l'herbe ou arrache une poignée de serpolet et la respire." (II, p. 752). Il continue, en la montrant tour à tour arrosant les fleurs, vidant des noisettes, attentive au vol des oiseaux.

En personne amoureuse du vin, Colette se délecte à la vue de la vendange. Dans La Naissance du Jour, elle décrit la vendange joyeuse, mouvementée, qui force à "mener au pressoir, en un seul jour, raisin mûr et verjus ensemble, rythme qui laisse loin la large cadence rêveuse des moissons, plaisir plus rouge que les autres plaisirs, criailerie enivrée." (II, p. 326). Vers la fin de sa vie, cette avidité pour la vendange et les sources naturelles est encore vive et vigoureuse.

Bien qu'altérée, paralytique et souffrante, Colette a la nostalgie de la campagne et demande qu'on la transporte près des plantes, de la terre. Arrivée sur les lieux du travail, elle se repaît de parfums, de sons et nous donne ses sensations ainsi: "Le Crû me jeta ensemble une chape glacée d'air immobile, la divine et boueuse odeur des raisins foulés, et le bourdonnement de leur ébullition." (III, p. 918).

Colette sait montrer la force de la nature dans les instincts des bêtes et des hommes. Fanchette, Bâ-Tou, Claudine, Léa, Minne ou Camille sont toutes des créatures qui cherchent dans la passion l'assouvissement de leurs désirs. Toutes, déçues, malmenées, s'obstinent dans leurs poursuites. Toutes aiment la nature et possèdent la joie de vivre. Enfin, toutes suivent l'exemple de leur créatrice qui goûte tout, aime tout et que Germaine Beaumont nous montre "humer, puis porter à ses lèvres un fruit, qu'il fut d'espalier ou de haie."⁶

Colette n'est pas seulement une observatrice intelligente des phénomènes naturels; elle sait étudier et retenir les noms des insectes, le comportement des bêtes, et la réaction d'une couleuvre devant le danger.

6

Germaine Beaumont et André Parinaud, Colette Par Elle-Même (Paris: Editions du Seuil, 1960), p. 24.

Elle a aussi communiqué sa passion et ses connaissances à Germaine Beaumont qui dit, "Tout ce qui bourdonne, court, se faufile, vole, rampe, transporte pollen et suc de fleurs, et fore le sol, tout ce qui porte cornes et carapaces, ... j'en sais le nom,"⁷ et c'est grâce à Colette.

De cette connaissance approfondie et sincère de la nature, Colette tire des tableaux peints avec la précision d'un peintre amoureux. Dans Claudine à L'Ecole, elle dit des sapins, "Je les aime pour leur odeur, pour les bruyères roses et violettes ... et pour leur chant sous le vent." (I, p. 8). De cette sensation, elle passe à la surprise des yeux: "On traverse des futaies serrées, et tout à coup, on a la surprise délicieuse de déboucher au bord d'un étang lisse et profond, enclôé de tous côtés par les bois." (I, p. 8). Car Colette est un peintre de paysages. Elle choisit sur sa palette le ton qui convient; elle invente et mêle les couleurs pour rendre l'image dans toute sa vérité saisissante et lumineuse. Si elle veut nous montrer le soleil mourant, elle dit que "tout azur avait fui de la mer, coulée dans un métal solide et

7

Ibid., p. 14.

gris, presque sans plis, et le soleil éteint laissait sur l'horizon une longue trace d'un rouge triste."

(II, p. 298). L'uniformité de la mer est suggérée par les mots 'métal solide et gris', 'presque sans plis', et la tristesse du tableau est rendue par la fuite de l'azur et le rouge malheureux du soleil sur l'horizon. Quant au ciel, c'est quelquefois un tableau fait de couleurs pâles, chatoyantes où scintille timidement une étoile, dilatée par l'humidité de la mer, mais c'est aussi un ciel orageux, en colère, rebondissant de sons. Colette dit que du "fond du ciel encore bouleversé, une étincelante épée, jaillie d'entre deux nuages, pourchasse vers l'est les croupes fumeuses et bleuâtres, dont le galop roula sur nos têtes." (II, p. 771).

Le coeur de Colette bat pour les plantes et les bêtes. "Aider de la main et de l'épaule, un limonier épuisé, ... ramasser dans un pli de robe, un chien boueux ... abriter l'enfant frissonnant," a été sa devise. (II, p. 344).

Elle l'a appliquée dans sa vie et dans son oeuvre. Toute sa vie, elle éprouve une nostalgie constante de sa campagne, de son village. Elle se fait du souci pour le mandarinier maladif pour lequel elle va chercher à l'aube, l'algue nourricière, et insuffle à ses plantes et à ses fleurs sa force même.

"Colette est de ces beaux arbres poussés en pleine terre et dont la sève est un sang végétal,"⁸ dit d'elle Claude Chauvière. Ceci est certainement approprié car cet écrivain qui n'a jamais perdu le souvenir de sa terre, semble vivre et respirer par les plantes. Colette jardine avec passion et aime sentir la terre labourée et retournée. Dans La Naissance du Jour, elle célèbre le labeur délicieux de disséquer, pénétrer et travailler la terre car "le dessous de la terre, entrevu, rend attentifs et avides tous ceux qui vivent sur elle," et s'absorbe si bien dans sa curieuse tâche d'exploration qu'elle finit par faire corps avec son sol. (II, p. 351).

Colette excelle dans les définitions picturales et musicales. Elle écoute le son de la pluie, le murmure du sable, et entend le vent qui souffle le froid glacé de l'hiver. Elle dit de la pluie qu'elle avait "vaporisé les sauges, vernissé les troènes, les feuilles immobiles du magnolia, et emperlé sans les crever les gazes protectrices dont s'enveloppait, dans un pin, le nid des chenilles processionnaires." (II, p. 280).

8

Claude Chauvière, Colette (Paris: Firmin-Didot et Cie, 1931), p. 5.

Le bonheur de Colette est fait de spectacles de la nature, de communion avec la terre et de sensations intenses. Elle confesse à Toby que son bonheur se révèle par un frisson qui la porte aux larmes, une sensation d'angoisse; et ce frisson et cette angoisse, elle les éprouve " devant un cher paysage argenté de brouillard, devant un ciel où fleurit l'aube, sous les bois où l'automne souffle une haleine mûre et musquée." (II, p. 784). Colette est heureuse dans les bois accueillants. Dans leur solitude reconfortante, elle puise le calme, le bonheur. Elle dit que les bois de son enfance l'aiment entre tous parce qu'elle sait les chérir. Colette sait chérir aussi la campagne. Sa campagne n'est pas celle, pomponnée et artificielle, que quelques personnes férues de paysannerie, mettent à la mode; c'est comme elle le fait dire par Toby-Chien: "La route en farine blanche qui cuit les paupières et brûle les pattes, l'herbe grésillante et dure qui sent bon, où je me gratte le museau et les gencives, la nuit inquiétante." (II, p. 775).

Colette aime évoquer son pays, son village de Saint-Sauveur, sa campagne natale. Elle invite le lecteur à s'y promener: "Viens que je te dise tout bas: le parfum des bois de mon pays égale la fraise et la rose." ⁹ Puis elle continue, emportée par son désir

de sincérité, mais "Tu ne verrais qu'une campagne un peu triste, qu'assombrissent les forêts, un village paisible et pauvre, une vallée humide, une montagne bleuâtre et nue qui ne nourrit pas même les chèvres."¹⁰

Bien qu'elle soit pauvre et dénudée, cette nature exerce sur Colette un pouvoir salutaire. Elle est un moyen de se libérer de la tristesse, du chagrin. Elle est habile à renouer les liens, à favoriser l'honnêteté et la pureté de l'âme. Claudine malheureuse et défaite par la double trahison de Renaud et Rezi, s'enfuit chez elle, dans la campagne, la forêt et la maison de son enfance. Elle s'y enferme, ne veut pas voir son jardin qui la trouble et l'émeut du seul murmure de ses feuilles. De son refuge natal, confiante dans le pays qu'elle aime et dans l'atmosphère limpide et pure de la nature elle invite Renaud à la rejoindre. Sa lettre à son mari commence ainsi: "Vous m'avez confiée au pays que j'aime, venez donc m'y retrouver, m'y garder, m'aimer ... Je vous attendrai ici fidèlement et sans défiance. Il y a dans ce Fresnois assez de beauté, assez de tristesse pour que vous n'y craigniez pas l'ennui ... Car j'y suis plus belle, plus tendre, plus honnête." (I, p. 391).

¹⁰
Ibid., p. 110.

Non seulement la nature inspire confiance et regaillardit l'âme, mais aussi elle porte l'homme à penser, le rend plus profond, plus compréhensif. Pour penser logiquement et sainement, il faut à Claudine "l'ombre tigrée du soleil et la beauté des bois comme conseillère." (I, p. 389).

Chaque fois que la vie leur est cruelle et décevante, Colette et ses héroïnes se jettent dans le sein de la nature, et presque toujours elles y trouvent la consolation, le bonheur. Pour détourner Annie du suicide, Colette-Claudine lui raconte ses propres soucis et l'invite à retrouver elle aussi dans la campagne, la joie de vivre, l'oubli: "Munie d'un gros chagrin et d'un petit bagage, je suis rentrée dans mon terrier natal. Pour y mourir? Pour y guérir? Je n'en savais rien en partant. La divine solitude, les arbres apaisants, la nuit bleue et conseillère, la paix des animaux sauvages, m'ont détournée d'un dessein irréparable, m'ont reconduite doucement ... au bonheur." (I, p. 475). Ainsi la nature dispensatrice de bonheur et de paix, est le lieu auquel, infailliblement, Colette retourne pour y chercher l'apaisement, la solitude et la sérénité de l'âme.

La nature est une source de joie. Elle incite à la vie, au renouveau. Ecrasée par la présence de son

mari aux Monts Boucons, Colette dès son départ, reprend goût à la vie et revit fièvreusement les sensations de son enfance. Elle se gave de verdure, de solitude.

Elle sort avant le lever du soleil pour "surprendre aux bois de Fredonnes le goût de la source froide, et les lambeaux de la nuit qui, devant les premiers rais, recule aux sous-bois et s'y enfonce ..." (I, p. 384). Elle admire les roses mouillées par la pluie, le soleil tremblant et le réveil orgueilleux des plantes.

Cette nature que Colette éprouve physiquement, dans l'assouvissement de la faim et l'étanchement de la soif, la ramène à la vie. La source claire et le pain croquant lui donnent, avec la force physique, l'espoir en un monde meilleur, en une amitié proche. Quant au deuil, il est facilement oublié par la puissance des éléments. La nature est le baume, le philtre guérisseur. Meurtrie par la mort de Renaud, Claudine se retire dans la campagne. Elle enferme sa douleur dans la nature qui opère sur elle un effet reconfortant et doux. Un jour de printemps, elle sent l'odeur de la terre, se penche sur le tapis des violettes et elle s'aperçoit de sa résurrection. Elle revit avec un peu de honte d'abord, puis la force de la terre aidant, elle se jette dans la vie avec confiance.

La nature est un moyen de tempérer les sentiments humains. Après avoir fouillé la psychologie d'un Alain

ou d'une Julie de Carneilhan, Colette nous montre le point vulnérable de ces personnages. Possédé par l'amour de sa chatte et blessé par la jalousie de Camille, Alain ne voit son salut que dans son jardin et sa maison natale. De même, Julie, malmenée par la vie et l'amour, ne trouve devant elle qu'une seule issue: celle de la maison de son enfance, sa forêt et ses bêtes. Ayant décidé de quitter la ville, elle pense à sa campagne, rêve du retour, et rien qu' "à imaginer le pas berceur de la jument, la fraîcheur de quatre heures à huit heures du matin, le petit cri rythmique de la selle et le premier rayon rouge du soleil sur les tours basses de Carneilhan," elle s'émeut et se sent les yeux humides. (II, p. 663).

Colette est donc le peintre de la nature. Elle est le poète qui prend la terre pour modèle, et qui, par sa communion étroite avec elle s'élève à une poésie frémissante de vie et de vigueur. En sensuelle éprise de beauté et guidée par les sens, elle aime les phénomènes naturels: le vent qui se glisse sous les fentes, la neige bleue à force de blancheur et les chats dans leurs amours bruyants.

Colette veut "posséder par les yeux les
¹¹
merveilles de la terre," et par une espèce d'intuition

¹¹
Chauvière, op. cit., p. 185.

pour regarder et deviner la nature, elle arrive à rendre ses nuances en petits tableaux saisissants de vérité.

"C'est la bouche collée à la source même, la prise directe, le chemin le plus court pour aller de l'être au coeur du réel,"¹² dit d'elle Gonzague Truc. En effet, Colette est le point de contact entre l'homme et la nature. Ses sens aiguisés lui servent de pont entre sa nature propre et les phénomènes de la nature. Elle comprend tout et, avec elle, l'aube et la fleur respirent, vivent, sentent. Sa perception est si forte qu'elle semble croire au danger que présentent les humains pour les plantes. Celles-ci dépérissent et meurent au contact des odeurs humaines trop appuyées.

Pour conclure, voyons ce que fait et dit Claudine après son veuvage. A Annie qui essaye de la mettre en garde contre la tentation de la chair, Claudine répond: "La tentation? ... Je la connais. Je vis avec elle, qui se fait familière et inoffensive. Elle est soleil où je me baigne, fraîcheur mortelle des soirs dont la caresse s'abat sur mes épaules surprises, soif ardente pour que je coure à l'eau sombre ..." (I, p. 577).

¹²
Houssa, op. cit., p. 29.

Puis, Colette nous montre cette même Claudine assise sur le seuil de son jardin, attendant la tombée de la nuit. Elle pense au soleil, à la mer, et à la verdure qui l'ont enveloppée dans la journée, puis, en la compagnie de Toby et de sa chatte, elle invoque le sommeil. Elle appelle ses bêtes chéries, les convie au repos: "Nous sommes seuls, à jamais. Venez! Nous laisserons la porte ouverte pour que la nuit puisse entrer, et son parfum de gardénia invisible, et la chauve-souris qui se suspendra à la mousseline des rideaux." (I, p. 578).

CHAPITRE III

COLETTE ET LES BÊTES

Jusqu'ici nous avons parlé de Colette et de sa vision de la nature animée. Bien que les bêtes peuvent être considérées comme une partie intégrale de la nature, dans le sens de création universelle, elles doivent être discutées séparément: non seulement à cause de la place qu'elles occupent dans l'oeuvre de Colette, mais aussi et surtout pour le rôle qu'elles jouent dans sa vie.

La passion de Colette pour les bêtes, héritage reçu de Sido, sa mère, et transmis à Bel-Gazon, sa fille, fait d'elle un écrivain animalier. Se référant à cette passion, Claude Chauvière dit que Colette a franchi "le pont idéal jeté sur l'abîme qui sépare l'âme des bêtes de la nôtre,"¹ en ramenant l'attention de l'homme sur la bête.

Non seulement Colette comprend les animaux, mais aussi elle les aime pour leur beauté, et parce qu'elle

¹

Claude Chauvière, Colette (Paris: Firmin-Didot et Cie, 1931), p. 134.

trouve en leur compagnie le calme, le refuge et la confiance.

Colette a pour les animaux une tendre sollicitude. Au premier plan, il faut mettre les chats et les chiens dont elle fait des humains. Le chien représente presque toujours la vigilance extrême, la bonté, la fidélité; et le chat représente la surnoiserie, la fourberie et en même temps une certaine élégance dédaigneuse, hautaine, doublée d'une compréhension illimitée de l'homme.

Par son instinct, Colette sait se rapprocher des bêtes. Parce qu'elle sait les voir, admirer leurs jeux et comprendre leurs idées, elle est arrivée à lire leurs pensées.

Elle a aussi le pouvoir et la magie de se faire comprendre des bêtes. Cette volonté ne vient point de sa force de dompteuse, elle vient d'une communion profonde entre son âme et celle des bêtes. En quelques mots, elle sait se faire obéir d'une bête rétive, la ramenant, penaude et confuse à ses pieds. Germaine Beaumont rapporte que, visitant avec elle un chenil de 'policiers' en cours de dressage, les animaux furieux sont réduits à un silence total par quelques mots consolateurs de Colette.

L'oeuvre de Colette, comme sa vie, est remplie de bêtes. Dans sa première oeuvre, Claudine à L'Ecole,

comme dans toute la série de Claudine, Fanchette figure. Fanchette, chatte savante et douce est la confidente de Claudine et c'est sur elle que se reportent les désespoirs et les joies de sa maîtresse. Après avoir pris un rhume, Claudine malade, lit dans la bibliothèque de son père. Elle lit, seule, entourée de ses livres, sans amies, mais la présence de "sa belle Fanchette, cette chatte intelligente entre toutes,"² lui suffit.

Cette chatte pas ordinaire aime sa maîtresse au point de se laisser mordre les oreilles et de subir un dressage compliqué. Elle comprend sa maîtresse et réalise pleinement ses désirs, mais en échange, elle demande l'amour et la patience.

En vraie paysanne habituée à la terre, Colette admire sans s'étonner les reflexes des bêtes. Une lice nourrissant un jeune chat ou une belle chatte dormant sur la cage des serins qui picotent sa fourrure la laissent indifférente. De même, elle n'est pas surprise de voir Babou respirer les violettes et savourer les fraises.

Elle appelle sa chatte pour lui lire des vers: "Ma bien-belle, ma charmante, ma toute blanche, mou-ci mou-ci amour,"

²

Sidonie Gabrielle Colette, Oeuvres de Colette (Paris: Flammarion, 1960), I, p. 81.

et celle-ci arrive majestueusement, pour être le centre d'intérêt. (I, p. 410).

Colette aime les bêtes, s'identifie à elles, à leurs instincts et les élève à une dignité humaine. Elle leur attribue aussi la malice, la ruse et l'intelligence de l'homme, et nous montre si bien leur réaction devant telle ou telle situation qu'on finit par croire à leur intelligence. Ne donne-t-elle pas à Toby-Chien un pouvoir divinateur qui lui fait comprendre des choses que l'homme est incapable de voir. Voici ce qu'il dit à sa maîtresse: "Tu ne connais qu'un aspect des choses et des êtres, celui que tu vois. Moi j'en connais deux: celui que je vois et celui que je ne vois pas, le plus terrible." (I, p. 550). Car, doué d'une perspicacité et d'une sensibilité très grandes, il surpasse l'homme, le comprend et l'aime.

Ce pouvoir secret qu Colette a de comprendre les bêtes est rendu par des pages entières de descriptions, de sensations animales. Pati-Pati, la merveille des acteurs-chiens rivalise avec Bê-Tou, créature sauvage qui sauta un jour de tout "son poids déconcertant de fauve," sur sa maîtresse, et le chaton, dont la comédie amusante distrahit Sido en deuil. (III, p. 234).

Dans sa description, le mouvement et la mobilité sont

rendus avec une grâce saisissante. Voici ce qu'en dit Colette: le félin souple et plein d'énergie

se jouait à lui-même une comédie majestueuse, mesurait son pas et portait la queue en cierge, à l'imitation des seigneurs matous. Mais un saut périlleux en avant, que rien n'annonçait, le jeta séant par-dessus tête à nos pieds, ou il prit peur de sa propre extravagance, se roula en turban, se mit debout sur ses pattes de derrière, dansa de biais, enfla le dos, se changea en toupie." (III, p. 221).

Ce tableau plein de mouvement nous montre le chat tournant sur lui-même et observé par un oeil compréhensif, aigu, connaisseur, amusé et surtout tendre. Cette tendresse à l'égard des bêtes, Colette l'étend au serpent comme au chat, au chien comme à l'écureuil dodu, à la fourrure d'angora. A le voir, Colette éprouve une joie toute physique, et le regard de la bête éveille en elle une sensualité aigüe, puis elle ajoute: "Je souhaite très fort le saisir, palper son corps minuscule sous la toison fondante, si douce à imaginer que j'en serre un peu les mâchoires." (I, p. 550).

Les bêtes de Colette fuient le malheur, la maladie et aiment autant que l'homme, le bonheur. Elles ont une sympathie passagère pour l'homme malheureux mais en sont vite ennuyées. Elles essayent de bannir le chagrin et la mort de leur existence, car elles en éprouvent de la peur et de l'humiliation. Et Colette

affirme cette perception, cette connaissance, en disant: "J'ai le souvenir très net d'avoir été moins chérie de mes bêtes, quand je souffrais d'une trahison amoureuse. Elles flairaient sur moi la grande déchéance, la douleur." (II, p. 320).

Les chats occupent une place très grande dans l'oeuvre de Colette et semblent avoir sa préférence. Est-ce l'effet d'une communion intense entre son âme et celle des chats, et d'une compréhension réciproque? Il est possible qu'elle soit attirée par leur puissance féline. Germaine Beaumont nous la montre jouant avec Bâ-Tou, chat-tigré, terreur des télégraphistes et des livreurs, et Pati-Pati, branbâgonne bien élevée qui apprenait "les mots par dizaines, mettait au net un emploi du temps, enregistrait les sons et leur attribuait sans erreur leur signification." (III, p. 462).

Colette trouve dans la compagnie des bêtes une leçon. Elle nous dit que les chats lui ont appris le silence et la réserve, deux qualités qui manquent à l'homme, et qu'on ne voit que chez les êtres très proches de la nature. Les animaux lui ont aussi montré que l'instinct et la nature sont synonymes. Parlant de Bâ-Tou, elle dit, "Je jure bien que ce n'est pas la crainte que je lus dans ses yeux. Elle choisit à ce

moment décisif, elle opta pour la paix, l'amitié, la loyale entente." (III, p. 234). Ainsi, Colette veut prouver que l'animal cherche le bonheur, et de par son intelligence, sait différencier entre la guerre et la paix. Il voit où se trouve son profit et voit l'inutilité de l'inimitié.

Constatant que Bâ-Tou est une bête non corrompue par la civilisation, Colette l'adopte. Car cette bête, loin de tout contact humain a gardé sa fraîcheur et son innocence animales, et Colette est attirée par sa spontanéité. Puis, Colette introduit une pointe contre le monde humain: à vivre près des hommes, les bêtes perdent leur dignité, leur naturel, leur franchise. Ainsi, "le chien gâté, calcule et ment, le chat dissimule et simule," à la manière des humains dont ils apprennent l'hypocrisie sournoise. (III, p. 233).

Non seulement les bêtes éprouvent, comme l'homme, des désirs physiques, mais aussi elles sont proches de lui dans la tristesse, l'affection. Voici ce que Colette dit de la chatte noire qui, ayant perdu ses petits, se lamente et crie son deuil. Elle "pleurerait à la manière de toutes les mères privées de leur fruit, sans arrêt, sur le même ton, respirant à peine entre chaque cri, exhalant une plainte après l'autre plainte pareille." (III, p. 238). Cette monotonie du cri et

cette musique sont celles de toutes les mères meurtries et absorbées dans leur douleur.

Colette se révèle écrivain animalier par excellence dans deux de ses oeuvres: Les Dialogues de Bêtes parus en 1904 et La Paix chez les Bêtes, publiée en 1916.

Dans Les Dialogues de Bêtes, Colette nous présente et nous fait lire les pensées intimes de Toby-Chien et Kiki-la-Doucette. Les Dialogues sont au nombre de douze et chacun d'eux nous montre un côté du caractère de ces deux animaux. Colette nous montre le couple Toby-Kiki discuter, aimer, manger, méditer, rêver et dormir avec tant de naturel qu'il semble vivre sous nos yeux. Signalons tout d'abord que toute l'attention de Colette est concentrée sur Kiki la Doucette, angora tigré et Toby-Chien, bull bringé. Les deux humains sont mentionnés sous le nom de "lui et Elle, seigneurs de moindre importance." (II, p. 739).

Pourtant, nous voyons que presque toujours, l'homme est l'unique et le principal intérêt pour les bêtes. Elles expriment leurs idées par rapport à lui, et décrivent leurs émotions en partant du point de vue humain.

Le premier dialogue, intitulé Sentimentalités nous montre l'affection du chien pour ses compagnons. En quelques traits précis, Colette nous fait voir la

bonté de Toby en insistant sur son caractère indulgent et docile. Toby exprime son sentiment pour 'Elle', sentiment de gratitude, de bonheur et d'amour illimité. 'Elle' est le tourment de sa vie, mais aussi "le sûr refuge." (II, p. 743). Le chien fidèle, gardien et veilleur aime ses maîtres d'une passion qui occupe son coeur et son temps et le grandit "Jusqu'a Rux." (II, p. 745).

Quant à Kiki la Doucette, chat majestueux et imposant, il voue un mépris écrasant à tous ceux qui l'entourent. Pourtant, il partage avec son maître un amour supérieur, un amour qui ne le dégrade pas de sa position d'élite, de Dieu. Kiki explique son amour pour le maître qu'il s'est choisi: "C'est a 'Lui' que j'ai donné mon coeur avare, mon précieux coeur de chat. Et Lui, sans paroles m'a donné le sien." (II, p. 743). Puis, il continue, montrant sa passion et sa coquetterie: "l'échange m'a fait heureux et réservé, et parfois, avec ce bel instinct capricieux et dominateur qui nous fait les rivaux des femmes, j'essaie sur Lui mon pouvoir." (II, p. 743).

En Voyage, nous fait assister à la tristesse d'un matou prisonnier dans son panier et l'effroi d'un chien au son strident des sifflets. La tristesse du chat se révèle par son silence dédaigneux et son

mutisme de martyr. Quant au chien, sa nervosité se traduit par ses brusques réactions physiques. Ballotés par le train, les deux bêtes se demandent la raison de la transportation et dénigrent le changement. Déjà, Kiki est effaré de l'inconnu, mais Toby, confiant en sa maîtresse, n'a rien à craindre. D'ailleurs, le dîner arrive et les deux bêtes sont calmées momentanément.

Mais quand Le Dîner est en Retard, les deux bêtes retombent dans un tumulte et un désordre complet. Colette sait rendre leurs émotions et leur frayeur du changement d'habitudes. On voit Kiki et Toby comparer leurs passions et leurs goûts. Le chat traite le chien d'ignoble parce qu'il a des goûts d'homme et mange des mirabelles et des pommes. Lui, blessé dans son amour-propre de chien, l'accuse de manger du poisson gâté. Leur conversation est toute humaine. Kiki s'enorgueillit de son caractère de chat, héritage d'une race de dieux et est humilié par sa position subalterne de roi déchu. Puis, coupables de s'être battus et fautifs d'avoir laissé écrouler lampe et bibelots, tous deux se trainent, en demandant grâce, aux pieds de leur maîtresse.

Le Premier Feu nous montre, à travers les paroles des deux animaux, l'amour de Colette pour ce phénomène "plus beau que (le) souvenir, plus cuisant et plus proche que le soleil." (II, p. 757).

Colette admire le feu, lui dédie une chanson: "Que tu es beau! Ton centre plus rose darde des lambeaux d'or, des jets vifs d'air bleu, une fumée qui monte tordue et dessine d'étranges apparences de bêtes." (II, p. 757). Kiki et Toby adressent au feu, chacun à son tour, un chant sacré. Toby le traite de souverain, de dieu superbe et mystérieux, et le chat voit en lui la splendeur du renouveau. Puis, tous les deux racontent les bonheurs et les malheurs du froid.

Le froid rappelle au chat les nuits d'amour, en janvier, sur le faite d'un mur et Colette nous le montre vociférant des blasphèmes, larmoyant, "et simulant la folie pour épouvanter les matous." (II, p. 758). Mais le chien ne voit dans le froid que servitude, et le bonheur de pouvoir suivre sa maîtresse.

Elle est Malade, et les deux bêtes lui tiennent compagnie. Comme toujours, le chien affiche son amour pour sa maîtresse et sa douleur de la voir alitée. Le chat, lui, cache sa peine. Dans ce dialogue, Colette parle d'elle-même. Comme les bêtes, elle éprouve du dégoût et une antipathie morbide pour les malades. La maladie l'épouvante, et elle remarque que ce phénomène fait partie du monde animal. Kiki trouve que la fièvre est une présence dévastatrice, qu'elle "fait peur, froid sur le dos, dégoût dans les narines,

inquiétude partout," et il la craint parce qu'elle est l'annonciatrice de ce qu'on ne nomme pas, de la mort. (II, p. 765). Il continue, jaloux et guettant son maître qui l'a écarté sans le voir: "Faut-il qu'Il l'aime, pour l'approcher et la défendre, pour l'embrasser, toute imprégnée du mauvais charme." (II, p. 766). Comme presque toujours, le dialogue finit avec le triomphe du chat hypocrite et le chatiment immérité de Toby.

Comme l'homme, les animaux présagent et craignent L'Orage. La chaleur torride les accable; ils sentent l'approche du tonnerre et leurs nerfs tendus vibrent au moindre souffle. Le silence avant-coureur de l'orage fait dire à Toby qu'il "souhaite le bruit connu du vent dans la cheminée, le battement des portes, le chuchotement du jardin, le sanglot de source qui est la voix continue du peuplier." (II, p. 769). Après l'orage, tandis qu'Elle pense à ses pommes et à ses pêches, Toby se jette hors de la maison, sur l'herbe luisante pour voir "les escargots cornus (qui) tâtent, du bout des yeux, le gravier rose, et les limaces, chinées de blanc et de noir." (II, p. 771).

Une Visite, illustre le thème de l'amour chez les bêtes. Toby, bien que décontenancé par la petitesse de la chienne visiteuse, commence à lui faire la cour.

Bien entendu, il lui parle le langage des humains et accompagne son flirt de toute une série de "mines, courbettes, effleurements de museaux." (II, p. 774).

Music-Hall retrace les années de théâtre de Colette. Toby regrette la célébrité, les lumières des coulisses tandis qu'Elle ne pense qu'à son gîte familial, sa maison natale. Muni d'un instinct divinateur, Kiki la Doucette lit les pensées de sa maîtresse et Colette en profite pour nous révéler ses émotions et ses regrets. Elle "n'aime point l'inconnu, et ne chérit sans trouble que ce lieu ancien, retiré, ce seuil usé par ses pas enfantins, ce parc triste dont son coeur connaît tous les aspects." (II, p. 781).

Dans Le Chat, Colette met en scène Toby, relatant une scène passée chez sa maîtresse. Pour lui, le 'je veux faire ce que je veux' n'est qu'un conte, un malheur et une caprice incompréhensible de femme, pour lequel il faut pleurer. La colère de sa maîtresse lui est pénible; mais le chat perce le secret de ce chagrin et recommande à Toby de découvrir la jalousie, de chercher "la main maladroite, la piqure insupportable et cachée, qui se manifeste en cris, en rires, en course aveugle vers tous les risques." (II, p. 785).

Le conte suivant illustre le thème de la fidélité chez la gent canine. La Chienne, en gardienne sérieuse,

ne veut pas, comme la femme, tromper son ami. Colette nous la montre, questionnant silencieusement son maître et le menant droit au lieu de la trahison. Dans ce conte, elle nous fait voir le lien sacré entre la chienne et son ami.

Celle Qui en Revient continue le thème de la fidélité et traite du sacrifice complet des chiens pour les hommes. Loin du danger, la Bergère y est souvent ramenée par l'imagination et ce qui la préoccupe le plus est son maître. Elle veut l'avertir du danger menaçant et souffre dans son rêve de le voir s'effacer et disparaître. Réveillée, elle craint toujours la réalité parce qu'elle y voit les pires embûches. Le rêve de la chienne est rendu avec une saisissante vérité; c'est un rêve d'homme avec des pensées et des peurs d'homme guerroyant.

Dans le monde des bêtes, l'homme est un quelconque 'deux pattes'. Bien qu'il leur soit inférieur, les bêtes sont attirées par sa bonté et sa compréhension. Colette nous montre un groupe de chiens et chats curieux, intrigués par une tortue. Leurs réactions diffèrent selon leur caractère et leur âge. La chatte persane, en vieille personne curieuse mais soucieuse de dignité et de respect n'a pas le saut éperdu de la jeune chatte devant la carapace morte.

Ici, l'étonnement des bêtes ressemble à celui des enfants, devant une chose inconnue et bizarre.

En 1916 Colette publie La Paix Chez les Bêtes. Ce thème, opposé à celui de la violence des hommes luttant les uns contre les autres, nous montre une Colette prenant refuge chez les animaux et se rapprochant de leur sérénité, de leur paix.

D'un premier conte où le héros est un chat dévastateur, gourmand, actif, gai mais rusé et innocent, on passe au second dont l'intérêt est groupé autour de La Chienne Jalouse. La chienne comprime ses sentiments pour plaire et obéir à celui qu'elle a choisi. Celui-ci lui demande de servir sa nouvelle amie et elle le fait, mais à contre-cœur.

Dans ce conte, Colette enregistre et rend les sensations animales avec toute leur fraîcheur. Toute l'histoire est un monologue intérieur. La chienne n'est plus une bête; c'est un être humain, souffrant de jalousie effrénée et de désespoir illimité.

Avec Prrou, Colette se montre peintre des animaux. Voici comment elle nous la peint: "Sa robe, ajustée et rase, imite les couleurs de la limace grise, la rayure du papillon crépusculaire." (II, p. 807). Mais sous ce maintien modeste et strict, elle cache "la patte redoutable et nerveuse où s'enchaînent des

griffes courbes, soignées, prêtes à combattre."

(II, p. 807).

Traduisant les expressions du museau, Colette nous fait voir un chien, s'enquérant du vase brisé, demander avec innocence qui peut être le malfaiteur et nier le crime.

Poucette s'indigne d'être accusé et Colette nous présente le vice capital de la bête: le mensonge. L'apparence physique du chien est belle, honnête. J'offre dit-il, "le plus honnête museau de bouledogue. De la nuque à bourrelet jusqu'à mes fanons de petite vache, il n'y a pas une fronce, pas un caniveau ... qui n'inspire confiance." (II, p. 808). Cette droiture et cette vigilance ne sont pourtant qu'un masque qui cache le mensonge, et quelques traces de sagesse. Puis, Colette-Poucette demande aux hommes d'aimer les bêtes telles qu'elles sont, car, à leur tour, elles aiment les humains comme un tout, avec leurs vices, leurs qualités et leurs défauts.

La Shah discute la simplicité et la modestie de l'animal. Cette chatte gris-perle, au pelage d'argent, ne dédaigne pas les ouvriers et, comédienne, ronronne et joue à épater les maçons.

Quant au Matou, c'est l'animal déchu. De seigneur adoré, il est tombé au rang de matou.

Mais il est fier de son espèce et de sa beauté. Toutes les couleurs se disputent dans sa toison argentée, mauve et violette.

Le matou est l'homme inconstant dans son amour; c'est aussi la frivolité masculine. Colette nous le montre poursuivant "celle-ci et celle-là, et cette autre ...," car sa passion est grande et son pouvoir est immense. (II, p. 815). Il les veut "toutes, sans les préférer ni les connaître." (II, p. 815). Mais sa position de conquérant le rend solitaire et sanguinaire. Puis, perce son inquiétude de vieux beau, de séducteur qui a peur de vieillir.

La Petite Chienne à Vendre nous décrit l'état d'âme d'une bête qui a besoin d'appartenir, d'aimer et d'être aimée. Arrogante parce qu'elle ne voit pas le danger et forte de se savoir protégée, la petite chienne reste volage jusqu'au moment où elle s'aperçoit qu'elle aime, craint les séparations et la perte de ceux qu'elle possède.

Dans ce conte, on trouve aussi le thème de la crainte qu'inspire l'homme aux bêtes. Partant de sa compréhension animale, Colette traduit les regards de la bête malheureuse qui promettent à sa nouvelle maîtresse "la chaleur fidèle d'un coeur qui bat d'anxiété, et d'amour." (II, p. 818).

La Mère Chatte peut être appelée la mère tout

court. Avec son instinct maternel sauvage et orgueilleux, la bête incarne la nature et tout ce qu'elle a de bon. Colette s'est souvenue des naissances des chatons et a pu capter l'inquiétude de la mère vigilante, toujours agitée et à la recherche de ses petits.

Le Chat est Le Tentateur. C'est le diable plein de mystères. Son imagination ardente entraîne celle de sa maîtresse dans le monde des rêves et des superstitions. Mais c'est aussi l'image du bon sens puisqu'il essaye d'éloigner sa compagne de la douleur de l'amour et veut l'en guérir.

Colette parle de La Chienne Bull qui est "toute orgueil, bravoure aveugle, jalousie, amour caché." (II, p. 829). Ce qui l'occupe dans la vie, c'est sa maîtresse qu'elle regarde vivre, écoute respirer et juge. Cet amour qui l'empêche de dormir est sa seule excuse d'exister et sa maîtresse lui pardonne d'avoir en l'aimant "perdu le repos." (II, p. 829).

Octobre est l'automne, les feuilles jaunissantes et la nudité proche des jardins. C'est aussi le mois des amours sauvages des chats et le resserrement du cercle des bêtes amies autour de Colette.

Le Naturaliste est l'esclave dominé par une chatte. C'est le savant dévoué à sa tâche, désintéressé,

éloigné du monde mais qu'un lien animal retient encore à cette terre. Sa chatte possède son coeur, l'asservit; c'est la déesse pour laquelle il tremble, qu'il craint "car elle sait très bien ce que c'est que la moquerie," dit-il, et elle le bat. (II, p. 835).

Colette veut être "le premier sauvage subtil qui trouverait, brisant la cage et la chaîne, le vrai moyen de traiter avec (ces) beaux princes sanguinaires." (II, p. 838).

Dans Jardin Zoologique, elle s'apitoie sur le sort des animaux encagés et obligés d'attendre tout de l'homme. Puis, elle se demande si l'inimitié du fauve pour l'homme n'est pas une oeuvre de ce dernier. Les bêtes captives méprisent l'homme qu'elles ne daignent pas regarder, et souffrent de son regard insultant.

Toutes les bêtes trouvent grâce devant Colette. Pour ne mentionner que les couleuvres, lentes à s'apprivoiser, les poissons qui jouent le rôle de gagne-pain, et les écureuils aux beaux yeux vifs. Même les chats-huants, la truie et les ours ont trouvé une petite place dans ses pages.

Quant aux papillons et aux oiseaux, Colette nous en parle avec admiration. Toute petite, et malgré les défenses de Sido, elle touchait les ailes des papillons pour sentir leur velouté et leur contact soyeux.

Plus tard, elle les connaît par leurs noms et nous présente le "radieux Paon-de jour, en velours cramoisi, frappé d'yeux bleuâtres, clouté de turquoises, plus frais que la plus fraîche fleur." (II, p. 850).

Nonchalant mais inquiet, il attend la main qui l'emprisonne, confiant dans la liberté proche.

A l'exposition, les Insectes et Oiseaux Vivants offrent aux visiteurs le spectacle d'une vie de théâtre. Ils ne veulent pas vivre tout à fait et sont gênés par les regards humains. Leur frayeur, leur dissimulation de bêtes et leur répugnance à l'égard de l'homme, les rend immobiles et leur donne l'attitude de la mort.

Après avoir énuméré le toucan, la mygale et le lézard vert, Colette demande aux hommes la patience pour regarder vivre les bêtes car, pour les voir "nous n'avons que de la curiosité;" la persévérance et le don d'observation nous manquent. (II, p. 855).

Colette s'indigne contre tous ceux qui pratiquent sur les bêtes leurs expériences scientifiques. Puis, elle se délecte dans un spectacle féroce et qu'elle souhaite, pleine de joie, au docteur Pavlov.

Ensuite, Colette passe aux chiens sanitaires, porteurs de secours et de vie. Elle chante la bête intelligente qui n'a jamais peur et dont "l'haleine canine, le museau

frais, la langue amicale qui essuie ensemble le sang et les larmes de faiblesse" portent la vie aux mourants. (II, p. 869).

La Paix des Bêtes est le thème qui clôt cette série de contes. Les bêtes espèrent encore en l'homme. Au front des armées, côte à côte avec les combattants, elles attendent et croient à la lucidité proche de l'homme: la guerre leur paraissant insensée et absurde. Une trêve semble leur annoncer le retour à la nature clémentine et bonne.

En 1933, Colette publie La Chatte: petit roman centré sur un seul personnage, Saha et dont le thème est la jalousie. Le choix du nom prouve le sens de la musique chez Colette; Saha, un nom fait pour être murmuré, soufflé, chanté. Cette chatte d'argent a l'élasticité et la couleur d'un poisson. Sous la clarté de la lune, elle ondule et brille.

Il y a une compréhension totale entre la bête et son jeune maître; il y a même amour et passion. Colette sait montrer cette harmonie qui existe entre Alain et Saha. Les faits et gestes d'Alain sont en accord complet avec ceux de la chatte, de même, celle-ci ajuste ses désirs à ceux de son ami. Pour plaire à Saha, Alain lui cueille des papillons, se soumet à ses volontés. "L'admiration et la compréhension du chat,

il les portait innées en lui, rudiments qui lui donnèrent, par la suite, de traduire Saha avec facilité. Il la lisait comme un chef-d'oeuvre," (II, p. 492). Par ces quelques mots, Colette veut dire que quelques personnes seulement sont marquées pour la compréhension animale. Ce don communicatif entre les bêtes et l'homme ne peut s'acquérir, il est inné.

Alain est le côté masculin de Colette, pour qui la nature et l'animal sont tout. En plus, son manque d'intérêt pour les femmes le relègue au clan de ceux pour qui les bêtes sont supérieures à l'homme; et c'est encore Colette. Le rêve d'Alain est de "dormir là, sur l'herbe, entre le rosier jaune et la chatte." (II, p. 501). Saha, autour de qui se noue l'intrigue est reine. Elle est la déesse d'Alain et, loin de lui, elle souffre. Cette peine est partagée par son maître qui, marié, se décide à la ramener chez lui. Sur le coup, appétit et entrain reviennent et avec eux crainte et frayeur. Les rêves et l'attitude d'Alain attisent la jalousie de sa femme Camille qui, dans un moment de folie calculée jette Saha au bas du parapet. Cette chute entraîne le drame et la séparation du jeune ménage.

Pour Alain, Saha est "une petite créature sans reproche, bleue comme les meilleurs rêves, une petite âme ... Fidèle, capable de mourir délicatement si ce

qu'elle a choisi lui manque." (II, p. 542). C'est une chimère pure, sublime et il laisse tout tomber pour la poursuivre. Saha est le symbole d'une vie indépendante, de la liberté et surtout du choix. Il l'a choisie et cet acte la rend sienne et sacrée.

Germaine Beaumont trouve que "le roman dépasse en richesse l'histoire et peut-être l'intention qui le fit naître. On y trouve, traduit avec maîtrise et sobriété un véritable drame d'amour à trois personnages."³ En effet, ce trio que désunit la jalousie de Camille et celle, pourtant résignée de Saha, ne peut et n'arrive pas à vivre ensemble; son salut n'est que dans la séparation.

Dans Le Fanal Bleu, Colette dit, "C'est ainsi que s'entretient entre la bête et moi une entente ..." (III, p. 975). Cette entente faite d'amour et de compréhension réciproque est toujours respectée. Dans la souffrance, comme dans le bonheur, Colette inclut ses bêtes. Elles font partie de son être et de sa vie et ses sensations à leur égard ne changent jamais. A Toby-Chien, elle raconte ses malheurs, et l'associe fréquemment à ses peines. Auprès de lui, comme auprès des bêtes, Colette trouve l'affection dont elle a besoin.

³

Germaine Beaumont et André Parinaud, Colette par Elle-même (Paris: Édition du Seuil, 1960), p. 180.

Colette garde pour les bêtes une curiosité et un amour inépuisables. Elle le dit dans La Naissance du Jour. Après son divorce d'avec Henri de Jouvenal, elle déclare terminer sa vie de militante amoureuse, de femme à la recherche de la passion. Rejetant toutes les tentations, elle remarque, "L'ouïe mentale que je tends vers la Bête, fonctionne toujours. Les drames d'oiseaux dans l'air, les combats souterrains des rongeurs, le son haussé soudain d'un essaim guerroyant, le regard sans espoir des chevaux et des ânes, sont autant de messages à mon adresse." (II, p. 334).

De cette solidarité qui les lie, Colette tire un orgueil attendri et une amitié plus franche. Elle sent les peines des bêtes et réciproquement trouve en elles une protection contre les hommes. Après avoir souffert, Colette dit, " Je sais mieux chérir, maintenant, et je veux libres, autour de moi, la vie des plantes et celle des bêtes sans défiance." (I, p. 577).

Colette compatit avec les bêtes prisonnières et sa pitié va surtout aux grands fauves impuissants dans leur malheur.

Sa sympathie va aussi au rossignol dont le chant sûr et mélodieux embaume de tristesse. Elle nous le montre au début du printemps, commencer et recommencer sa note de cristal pur qui bercera les nuits de mai.

Colette dit des animaux ce qu'elle en pense, pénètre, devine. L'instinct qu'elle partage avec les bêtes la pousse vers elles; elle sent leurs tristesses, leurs chagrins et leurs joies.

Colette ne travestit pas l'animal à la façon d'un fabuliste, mais le peint avec amour. Elle nous le montre dans ses amours, sa ruse ou ses maladies. De Pati mourante, elle plaint les flancs squeletiques, la démarche chancelante, les yeux vitreux, et connaît les symptômes de la peur chez Saha.

Colette plaide pour les animaux, suit leurs émotions, refait leurs raisonnements, s'engage et prend part à leurs sentiments.

Elle les élève à une dignité d'homme noble, en leur conférant, en plus de leur instinct, une grande intelligence. S'ils sont avilis, c'est par le contact et l'éducation des humains. Les chiens de Colette sont nobles, subissent patiemment le mal, le comprennent; et ses chats sont toujours dignes et maîtres de leurs mouvements. Leur maintien et leur propreté méticuleuse (celle de la vieille chatte Persane) les rend pareils aux vieillards.

Colette sait que l'animal a ses desirs et elle le laisse les assouvir. Elle sait qu'il est jaloux et essaye de l'en guérir.

Elle hait la dame élégante qui, sous prétexte d'aimer les bêtes, enlève de terre un chien par une patte et la lui démet, comme elle hait toutes les injustices infligées aux bêtes. De la truie caveuse, chercheuse de la truffe, aux couleuvres qui se résignent à la captivité sans perdre l'espoir de redevenir libres, elle sait analyser le regard, observer le frémissement de la peau et sentir le battement du coeur. Tous les animaux sont siens et à son cri de ralliement 'miens!' tous accourent.

Car plus que les humains, les animaux occupent une place dans le coeur de Colette. D'ailleurs, elle n'hésite pas à opter pour eux. Dans La Naissance du Jour, elle dit, "On n'aime point à la fois les bêtes et les hommes," puis elle continue, "l'homme qui reste du côté de l'homme a de quoi reculer, devant la créature qui opte pour la bête." (II, p. 333).

Les bêtes offrent à l'homme, comme à Colette, une compagnie non souillée par l'hypocrisie. Leur foi en l'homme est quelque peu imméritée et inépuisable. Aussi, Colette trouve qu' "il y a des regards d'animaux devant lesquels on détourne les siens, on rougit, on veut se défendre: "Non, non! je n'ai pas mérité cette dévotion, ce don sans regret ni réserve, je n'ai pas assez fait, je me sens indigne." (I, p. 550). Car l'homme est

redevable aux bêtes d'une bonne dose de leçons. Elles lui donnent, non seulement l'illusion de sa supériorité sur elles, mais aussi l'exemple de la bravoure, du désintéressement.

Pour conclure, rappelons le désir suprême de Colette. Vieillissante et alitée, elle garde encore ce sourire bienveillant pour les oiseaux et les papillons. Maurice Goudekot se souvient d'elle feuilletant un livre de gravure et, la loupe à la main détaillant les couleurs irisées des papillons. Le 'Regarde' de Sido lui revient à ses dernières heures et l'hirondelle est la dernière bête dont elle parle, qu'elle suit du regard. Dans La Naissance Du Jour, après le renoncement à l'amour, à ceux qui lui demandent si elle désire la gloire, elle répond, formulant son souhait le plus cher: "Je voudrais laisser un grand renom parmi les êtres qui, ayant gardé sur leur pelage, dans leur âme, la trace de mon passage, ont pu follement espérer, un seul moment, que je leur appartenais." (II, p. 334).

CONCLUSION

De cette étude, on peut tirer l'idée que Colette ne veut pas considérer les bêtes et la nature comme deux choses différentes. En vérité, l'homme leur est aussi indirectement lié. Quand Colette parle du monde végétal ou des bêtes, qu'elles soient féroces ou domestiques, elle donne ses réactions comme une personne parlant à d'autres humains. Son intérêt pour la nature et les bêtes est donc celui d'une humaine qui a compris, grâce à sa pénétration subtile, un monde difficile à observer et à pénétrer.

En artiste vivant pour et par les sensations, Colette voit la nature comme une source d'inspiration et de puissance. Et elle croit que cette même source renforce sa perspicacité et purifie sa conception d'un monde plus ou moins corrompu par la civilisation. Passant du monde des hommes à celui des bêtes, Colette découvre une certaine similitude entre les deux, et on pourrait même dire la supériorité de l'instinct animal sur l'intelligence humaine.

Chez Colette, la nature est une source de sagesse; elle symbolise le monde régi par des lois

naturelles et saines et aussi la disparition des qualités et des vertus de l'homme.

En opposition à l'esclavage social de l'homme, la nature affiche la liberté, et à sa faiblesse physique correspond la toute-puissance des éléments.

La nature et les bêtes sont une source de consolation. Ce sont un refuge vers lequel Colette se tourne pour y puiser la force et le secours contre la tristesse et le malheur. Quand Colette communique avec la nature, en réalité, elle cherche dans cette dernière un asile contre le désespoir; et son imagination colorée la lui fait voir triste ou gaie, selon son état d'âme. Quant aux bêtes, Colette les prend pour confidents, pour compagnons sûrs et fidèles, à l'encontre des hommes dont elle fuit l'hypocrisie et l'orgueil.

BIBLIOGRAPHIE

Beaumont, Germaine et Parinaud, André, Colette Par Elle-Même. Éditions du Seul. Paris, 1960.

Chaigne, Louis. Notre Littérature d'Aujourd'hui. Édition Tout pour Tous. Paris, 1949.

Chauvière, Claude. Colette. Édition Firmin-Didot et Cie. Paris, 1931.

Colette, Sidonie Gabrielle. Oeuvres de Colette. vols. I, II, III. Flammarion. Paris, 1960.

Girard, Marcel. Guide Illustré de la Littérature Française Moderne. Seghers. Paris, 1949-1954.

Goudekot, Maurice. Close to Colette. Farrar, Straus and Cudahy. New York, 1957.

Henriot, Emile. Maîtres d'Hier et Contemporains. Albin Michel. Paris, 1956.

Houssa, Nicole. Le Souci de L'Expression chez Colette. Palais des Academies. Bruxelles, 1958.

Larnac, Jean. Colette, Sa Vie, Son Oeuvre. Édition Kra. Paris, 1927.

Le Hardouin, Maria. Colette. Staples. London, 1958

Nadeau, Maurice. Littérature Présente. Corrèa. Paris, 1952.

Souday, Paul. Les Livres du Temps. Éditions Emile-Paul Frères. Paris, 1930.

Trahard, Pierre. L'Art de Colette. Éditeur Jean Richard. Paris, 1941.

Triplet, Elsa. Problèmes du Roman. Éditeur Jean Prévost. Lyon, 1943.

ROOM USE ONLY

ROOM USE ONLY